

10 OCTOBRE 1963

16 OCTOBRE 1963

19

VERNISSAGES PARISIENS !

● Il s'appelle Demétrius Galanis, et ce nom qui sonne comme ceux des « Poèmes barbares » de feu Leconte de Lisle, lui va à merveille, car à quatre-vingts ans, il entaille toujours le bois d'un ciseau de graveur juvénile et fait naître des paysages d'une merveilleuse exhubérance. Galanis est venu de Grèce, sa patrie l'an un du siècle et il n'a guère bougé de son quartier Montmartrois que pour faire la première guerre et devenir Français. Il faut reconnaître qu'il l'est devenu si parfaitement qu'on n'a rarement vu meilleure compréhension des textes de Ronsard, Vigny, Nerval, Gide, Valéry, Fargue... que celle qu'il manifesta en les illustrant. Élève tout d'abord de Cormon comme ses contemporains, il fut surtout un élève de la vie et c'est dans la rue, les cafés, les petits théâtres, qu'il apprit à voir puis à rendre, d'où ces dessins pour « l'Assiette au Beurre », « le Cri de Paris », « le Rire » et pendant un séjour à Berlin, le « Sine plicissimus », dessins ce but alimentaire certes, mais d'une qualité sans égale, Julien Cain et Jean Adhemar ont noté tous deux, puisqu'ils sont les instigateurs de l'exposition, nous montrant ainsi une fois de plus l'excellence de leur goût et leur sens de la justice, que Galanis était à l'origine du retour à la manière noire oubliée depuis un siècle et aussi au bois de fil si difficile d'emploi mais si « parlant ». Galanis qui devait devenir professeur aux Beaux-Arts et chargé d'honneurs bien mérités est resté un homme parfaitement simple et souriant, accueillant rue Cortot, les jeunes graveurs de toutes tendances. Il est du dernier carré des consciencieux et sans doute des poètes du noir et blanc devenus si rares avec l'engouement exagéré de la couleur. L'exposition de la Bibliothèque Nationale devrait être un lieu de pèlerinage pour beaucoup, elle est rassurante et belle.

● Toute cette paix, cette mesure, cette grâce semblent bien d'un autre temps, et surtout d'un autre monde lorsqu'on passe de la Nationale à la Galerie Levin, rue du Mont-Thabor où le groupe qui s'était manifesté à la Biennale de Paris sous le titre « L'Abattoir » montre à nouveau ses travaux. On se souvient du manifeste signé Pinoncelli attirant l'attention sur les massacres, les tortures des régimes dictatoriaux, et la cruauté jointe à l'inutilité, stigmatisait notre monde barbare. On retrouve ici le même climat et chose curieuse la même façon expressionniste dont le grand Franz Masereel se servait à l'âge de notre jeunesse pour condamner les horreurs de la guerre. Si sur le plan philosophique ou social cet art d'Arroyo, Bias, Brusse, Camacho, Recalcati, Zlotykamien se révèle d'une capitale importance, il est plus faible sur le plan esthétique et laisse terriblement loin de celui d'un Orozco ou d'un Siqueiros les géniaux mexicains. Seul Pinoncelli qui expose aussi Galerie Lacleche ses « métamorphoses » se montre un peintre de matière.

● J'aime bien Hervé Masson, non seulement parce que l'on assiste voilà vingt ans, à ses débuts, parce qu'il est le frère du doux poète des Iles, mais parce qu'il a l'amour de la peinture chevellé au corps, et pourtant je n'adhère pas jusqu'au bout, il y a un peu trop de littérature dans ses tableaux, trop d'intellectualisme. Ses masses colorées obéissent plus à la loi des nombres qu'aux besoins du tempérament. Cependant Hervé Masson reste un peintre et il n'avait pas besoin de tant d'explication préfacière pour se justifier (Galerie 27, rue Cambacérès).

● Anfosso, Coutelas, Verlinde (92, boulevard Raspail). Des efforts, non toujours couronnés de succès, mais une grande habileté des tons et des lignes.